

EDITORIAL - MEMORIAL DE SAÏDA**Bonne Année !!!**

Le Bureau de l'Amicale souhaite à tous ses amis Saïdéens une bonne et heureuse année 1995.

Notre premier bulletin de liaison, créé en 1979 à l'initiative du regretté Joseph Génolinine comprenait qu'une seule feuille photocopiee.

Depuis quinze ans, l'Echo de Saïda, n'a cessé de s'étoffer grâce à la collaboration de nombreux d'entre vous. Chaque trimestre, notre petit journal rend compte des bonnes et des moins bonnes nouvelles de notre communauté.

Chaque trimestre, le talent de quelques gardiens de notre mémoire nous replonge dans nos souvenirs, nous rappelle avec émotion des épisodes de notre vie "là-bas" épisodes qui, sans ces évocations auraient déjà disparus de notre histoire.

Chaque trimestre de nombreuses lettres d'amitié, de gratitude d'encouragement, de témoignage nous donne la foi pour continuer.

Sans notre "Echo de Saïda", l'Amicale n'existerait plus ; nous serions à nouveau privés de nos racines comme au pires moments

de 1962, éparpillés partout en France et ailleurs, coupés de nos parents, de nos amis.

Le seul but du petit comité de Rédaction est de garder le contact, d'être aussi une boîte aux lettres pour tous les Saïdéens qui le recoivent.

Nous sommes des journalistes "amateurs", bénévoles bien sûr, soucieux de réunir grâce à vous le maximum de nouvelles des nôtres (Le Carnet de l'Amicale) ; des colonnes ouvertes à tous ceux qui laissent parler leur cœur (Souvenirs de Là-bas) ; toujours à l'écoute de vos demandes (Les Saïdéens ont la parole).

Nous avons conscience de ne pas satisfaire tout le monde, de commettre parfois des impairs, de faire des gaffes, des "photos" d'orthographe, de français, d'oublier des dates, des sujets, des hommes, des femmes dont on aurait dû parler.

C'est toujours involontaire, jamais dans l'intention de peiner, de blesser.

Nous admettons, nous souhaitons même toutes les critiques, toutes les

remarques, surtout lorsqu'elles sont constructives, assorties de suggestions pour améliorer le journal. Il n'y a rien de pire pour nous, qui sommes, nous vous le rappelons, des amateurs bénévoles, que de recevoir un mot sec, sans explication, sans signe d'amitié pour nous dire par exemple, "C'est ma dernière cotisation" ou "Vous avez tort d'écrire cela". Nous aimerions savoir pourquoi "C'est la dernière cotisation, pourquoi" "Nous avons eu tort d'écrire cela".

Les mots d'encouragement, d'amitié sont heureusement et de loin, beaucoup plus nombreux. Ils nous donnent la force de continuer.

Que 1995 soit, grâce à vous, le départ d'une nouvelle jeunesse pour l'"Echo de Saïda".

Avec notre plus fidèle amitié saïdéenne.

La Rédaction.

• Dans notre prochain numéro, nous vous expliquerons comment, par qui se réalise l'"Echo de Saïda", depuis la réception des articles et informations jusqu'à l'envoi du journal.

Mémorial de Saïda :

Il reste encore quelques exemplaires il n'y aura pas de réédition

A DETACHER

* **BON DE COMMANDE** *

Nom : _____

Adresse : _____

Code Postal : [] [] [] [] [] Ville : [] [] [] [] []

Désire :

- Un exemplaire NORMAL : (Broché, couverture glacée-pelliculé) au prix de 120 Francs - Port compris + 10 Francs si envoi recommandé
- Il ne reste plus d'exemplaires cartonnés-reliés

A envoyer à :

"l'Amicale des Saïdéens" Henri PEREZ - 8, rue Beth-Soureilh - 64320 BIZANOS
Chèque à l'ordre de "l'Amicale des Saïdéens".

Si vous désirez conservez votre "Echo de Saïda" intact recopiez ou photocopiez le Bon ci-dessus.

Nous informons nos amis saïdéens que tous les exemplaires reliés-cartonnés du "Mémorial de Saïda" ont été vendus au cours de l'été. Il reste encore des exemplaires à couverture souple, papier glacé-pelliculé au prix de 120 francs + 10 francs si l'envoi est en recommandé.

Le bon de commande ci-dessous a été modifié en conséquence.

Retardaires, dépêchez-vous, comme pour le premier album 1991, il va y avoir des Saïdéens qui vont regretter de ne pas s'être décidés à temps.

N'oubliez pas que le "Mémorial de Saïda" peut être une bonne idée de cadeau de Noël et fin d'année, pour vos enfants, votre famille, vos amis.

L'ARMÉE OUBLIÉE

Forgée par Weygand et conduite par Juin, l'armée d'Afrique contribua de façon décisive à la victoire. Elle ne doit pas être oubliée.

Bien sûr, la mémoire des peuples a besoin de figures légendaires. Elle a quand même besoin, plus encore, de vérité. La célébration du cinquantième anniversaire du débarquement de Normandie ne doit pas faire oublier que l'essentiel de la contribution française à l'assaut de la " forteresse Europe " et de la libération, de 1943 à 1945, vint d'Afrique du Nord. Sur 1,1 million de Français qui y vivaient, elle fournit 176 000 mobilisés (16 % de la population), plus 233 000 Algériens, Marocains et Tunisiens, en majeure partie engagés volontaires. S'y ajoutèrent 200 000 évadés de France venus par l'Espagne avec grand péril, et les 15 000 FFL de Leclerc et de Brosset.

Dès novembre 1942, l'armée d'Afrique, avec les moyens du bord opposa 70 000 hommes aux Allemands qui voulaient rejeter les Alliés à la mer. C'est la bataille de Tunisie.

Puis le Corps expéditionnaire français combat en Italie sous les ordres de Juin. C'est lui qui ouvrira la route de Rome et de Sienne. Le 15 août 1944, la Première armée, commandée par de Lattre, débarque en Provence. Elle remonte la vallée du Rhône, atteint Besançon le 8 septembre, le Rhin en décembre. L'Alsace délivrée, elle entre en Allemagne au printemps 1945 et fonce sur Constance.

Or on n'en parle jamais. On a dit des maquisards qu'ils étaient " l'armée de l'ombre ". Là, c'est l'armée laissée dans l'ombre. Il est bien remarquable que dans un temps où il n'est question que de mémoire, certains souvenirs soient maintenus hors champ. Avec obstination.

Peu de gens savent que la victoire du Garigliano, cassant la résistance de Kesselring, ouvrait la perspective d'une percée vers l'Istrie, vers la plaine hongroise, l'accès à l'Europe centrale avant l'Armée rouge. C'était le plan des Anglais, celui de Juin. Roosevelt préféra le débarquement de Normandie.

On ignore le Garigliano comme Cassino. On connaît la 2^e DB de Leclerc, pas la 1^{re} DB de Touzet du Vigier. Les libérateurs de Strasbourg, pas les libérateurs de Colmar.

Cette armée venue d'Afrique, c'est le général Weygand qui en avait " forgé l'âme " (dixit le maréchal Juin). Et c'est Giraud qui lui avait obtenu des Américains un armement moderne. C'est grâce à lui que Saint-Exupéry pilota un Lightning et que les jeunes gens des Chantiers de jeunesse troquèrent pelle et hache contre des TD (Tanks-Destroyers). Ces images en dérangent sans doute d'autres, paresseuse-

ment admises. Elles brouillent le roman-photos qui s'est si vite constitué sur cette époque Paris se libérant lui-même, etc. Une mise au point plus exacte fait surgir des noms inhabituels, ce qui déroute, et déplaît. Le mutisme viendrait-il alors de la routine ?

Les commandos de Bouvet, les goumiers de Guillaume, les tirailleurs de Linarès ou les chasseurs d'Afrique de Van Hecke fournissent pourtant autant de faits légendaires qu'on en peut rêver.

De tous ceux-là, seul un petit nombre survit, aujourd'hui. Les autres, ceux qui n'ont pas été tués au combat sont morts, pour la plupart hors de leur terre natale. Rapatriés comme on dit. Ils méritent au moins qu'on salue leur aventure. Sans eux, le général de Lattre - donc la France - n'aurait pas été présent lors de la reddition allemande, le 8 mai 1945.

Article paru dans " Spectacle du Monde " Juin 1994.

Quelques chiffres éloquent et aisément vérifiables

Total population française	
Pieds Noirs en 1944	1 076 000
Total Français Pied Noirs mobilisés à la date du 1/1/1944	205 100
Dont Service actif	176 500
% Français Pieds Noirs mobilisés service auxiliaire	2,65 %
% Total Français Pieds Noirs mobilisés	19,06 %

Ces chiffres ne tiennent pas compte des 14 000 tués et des 23 000 blessés chez les seuls Pieds Noirs depuis juillet 1943

Source : Service Historique de l'Armée de Terre Document 4Q119 et Ministère des Anciens Combattants.

Au total, les pertes subies par les Pieds Noirs dans la bataille de libération de la France, se sont élevées à environ : 20 000 morts et plus de 30 000 blessés.

AINSI, EN MOINS DE 2 ANS, DE JUILLET 1943 A MAI 1945,

le million de Pieds Noirs de nationalité française connaît un taux de mobilisation active

- de 24 classes, chiffre jamais atteint en France, même en 1916/1918,
- 16 fois supérieur à celui des musulmans,
- 34 fois supérieur à celui des métropolitains
- et subira autant de pertes que l'armée Française, dans son ensemble, pendant les 7 années et demi de guerre en Algérie.



• Ce monument élevé à la mémoire des Légionnaires tombés au service de la France pendant les Campagnes du Sud-Oranais 1897-1902 se dressait sur la place de Saïda.

Il a été ramené en Corse par les éléments du Centre d'Instruction N° 2 de la Légion Etrangère, le 23 juin 1962, et confié à la ville de Bonifacio. Première garnison de la Légion Etrangère en Corse, le 23 juin 1963.

REUNIONS REGIONALES

Salle comble pour les « Hernandez »



La fameuse pièce en trois actes de Geneviève Baïlac, la " Famille Hernandez ", présentée par le théâtre Pied-Noir de Narbonne, a fait salle comble à Altigone. Plus une place de libre bien avant les trois coups du " brigadier " du lever de rideau.

Certes, le public était en or pour cette pièce que l'on ne présente plus, mais l'enthousiasme, la spontanéité des applaudissements montraient la communion intime entre les artistes sur scène et les spectateurs. Ceux-ci ont ri aux larmes

des situations cocasses, pimentées par l'accent du midi et demi, aux expressions inimitables du parler populaire de Babel el Oued (quartier prolétaire d'Alger). Parfois, le sourire se teintait de tristesse et les yeux s'embuaient lorsque le passé douloureux réapparaissait à corps défendant et sans que personne n'y fasse allusion.

Les Méditerranéens sont ainsi. Le soleil fait transpirer les sentiments, côté nord ou côté sud de la Grande Bleue, et personne n'y peut rien.

M. Ermosilla, l'une des chevilles ouvrières de l'Amicale de Saïda, très proche du théâtre Pied-Noir de Narbonne, nous a confié que les mêmes comédiens préparent une représentation de sketches, savoureux comme " Là-bas ". Il ne fait pas de doute que le succès de la " Famille Hernandez " y est pour beaucoup. Si la chance veut, qu'ils reviennent à Saint-Orens, quel bonheur, mon frère !

L.C. Extrait de la " Dépêche du Midi " du 10/12/94.

La vie de nos délégations régionales

Réunion amicale des Saïdéens du Var, le 12 juin, à Hyères

L'équipe Saïdéenne du Var a organisé le dimanche 12 juin 1994, une journée de retrouvailles à Hyères. Comme vous pouvez le voir sur la photo de cette manifestation, 150 amis Saïdéens se sont retrouvés.

Apéritif, kémiea, repas de midi, animation musicale l'après-midi et repas du soir, le tout dans une ambiance chaleureuse.

L'équipe du Var a voulu tester ses capacités d'organisation avant le " Grand Rassemblement national des Saïdéens " pour la Pentecôte 1995, à Cap



3000-Hyères. Aucune inquiétude à avoir, nous les savons capables d'évo-

luer au niveau 1000 participants et plus !

Grand rassemblement de la famille Rodriguez les 3 et 4 juin 1995, à Cugnaux (Toulouse)

La famille Rodriguez ne s'est jamais réunie au grand complet.

Aussi, nous avons pensé qu'il était temps, à présent, d'y remédier en organisant la réunion de tous les membres de la famille, de tous les descendants enfants et petits-enfants, dans le but de mieux nous retrouver et de confronter nos destins.

Si cette idée vous séduit également. Merci de nous fixer au plus tard le :

30 avril 1995, en prenant contact avec :

- M. et Mme Rodriguez Edmond. 73, rue Boileau 69330 Meyzieu. Tél. 78 31 71 13
- Montoya Marcel. 65250 Heches. Tél. 62 98 84 06
- Rocchi Monique. 103, rue Jacobs Dieu-donné. 83130 Les Hauts-de-la-Garde. Tél. 94 21 86 96
- Rodriguez Félix. 4, rue des Bleuets.

31270 Cugnaux. Tél. 61 92 15 09

Bulletin d'inscription

NOM :

Prénom :

Adresse :

..... Tél :

Nombre adulte(s) : enfant(s) :

Adultes : 120 F Enfant de -12 ans : 60 F

• Joindre un chèque à l'ordre de M. et Mme Foissac.

REUNIONS REGIONALES

RASSEMBLEMENT NATIONAL DE PENTECÔTE 1995 les 3 et 4 JUIN, à HYERES (VAR)

• La Délégation régionale du Var, et sa dynamique équipe préparent depuis de longs mois déjà notre 12^e Rassemblement National, qui aura lieu les 3 et 4 juin 1995, à l'Espace 3000 d'Hyères.

Programme prévu pour la réunion :

Dimanche 4 juin, à l'Espace 3000 d'Hyères :

- 9 h 30 : Accueil
- 10 h 30 : Office religieux
- 11 h 30 : Apéritif offert par l'Amicale
- 13 h 00 : Repas servi à table
- 17 h 00 : Spectacle présenté par "Anthurium Studio" dirigé par Madame Annie Knapp-Rossello.
- 20 h 00 : Dîner servi à table

• 21 h 30 : Soirée dansante animée par l'**Orchestre El Solari** dirigé par Louis Santiago, de Saïda.

La réunion du Conseil d'administration de l'Amicale est prévue le samedi 3 juin à 18 h, en un lieu qui reste à définir.

Toutes les indications concernant les bulletins d'inscription et les réservations d'hôtels seront communiquées sur le prochain "Echo de Saïda" de mars 1995.

Pour tous renseignements s'adresser à :
- Lucien et Colette Knapp-Lopez : Tél. 94.61.33.80

**Retenez déjà ces dates
du 3 et 4 juin 1995**



• El Solari

Amicale des Saïdéens de la région Lyonnaise à Chavanoz

« Qu'elles sont jolies les filles de mon pays »

Enrico Macias l'a chanté : le pays de là-bas... L'Amicale des Saïdéens de la région lyonnaise, a maintenant son siège social à Chavanoz (il était auparavant à Meyzieu). Et pour sa nouvelle installation, elle a organisé une paëlla, la manifestation pour réunir les gens de la commune, dans un moment familial. Il y avait aussi beaucoup de monde de l'agglomération lyonnaise.

Environ 140 personnes ont dégusté le menu préparé par les membres du club, mais se sont aussi "ressourcés", communiqués les souvenirs laissés de l'autre côté de la Méditerranée.

L'Association a été présentée à Jean Monin, maire, qui a pu également parler d'une région qu'il connaît bien (pour y avoir effectué son service militaire) à Oran exactement.

• Notre photo : Quelques membres du bureau de l'Association lyonnaise



Chavanoz : Couscous Royal, dimanche 5 mars 1995

L'Amicale des Saïdéens de la région lyonnaise qui se trouve au 5, rue du Bugey. 38230 Chavanoz. (tél. 78.32.57.27 ou 78.49.16.92) organise un Couscous Royal suivi d'une matinée dansante au prix de 120 francs par personne le dimanche 5 mars prochain, à 11 h 30, à la salle Polyvalente, 18, rue du 11 Novembre 1918, à Chavanoz

Menu

- Apéritif - Kémia
- Crudités
- Couscous Royal
- Fromages • Fruits • Gâteau
- Café • Vin • Champagne (compris)

Matériel :

Apporter impérativement vos couverts (assiette, fourchette, couteau et verre).

Date limite d'inscription :

Nous vous prions de vous inscrire avant le 1^{er} mars 1995, en retournant le bulletin d'inscription ci-dessous accompagné de votre règlement Venez nombreux avec vos amis pour passer une agréable journée.

**A très bientôt. Amitiés Saïdéennes
Le bureau**

A DETACHER

BULLETIN D'INSCRIPTION

A adresser avant le mercredi 1^{er} mars 1995

• **M. Georges Vasseur :**

Les Cinq Chemins - 5, rue du Bugey, 38230 Chavanoz - Tél. 78.32.57.27

• **M^{me} Lucienne Aguerra :**

121, avenue Edouard Herriot, 69150 Decines - Tél. 78.49.16.92

M. - M^{me} - Mlle : _____

demeurant : _____

Code Postal : _____

Ville : _____

Désire participer au "Couscous Royal" et à la matinée dansante le dimanche 5 mars 1995, à 11 h 30, à la salle Polyvalente, 18, rue du 11 Novembre 1918, à Chavanoz (38230).

Ils seront _____ personnes (y compris les enfants de + de 12 ans) et règlent la somme de 120 Francs x _____ = (ci-joint chèque de _____ francs libellé à l'ordre de :

Amicale des Saïdéens de la région lyonnaise - CCP 7769 T - Lyon

Veuillez indiquer le nombre d'enfants de moins de 12 ans : _____, afin de prévoir les places autour des tables.

Si vous désirez conserver votre "Echo de Saïda" intact, recopiez ou photocopiez le Bon ci-dessus.

LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

Un Saïdéen champion de Tennis

• De Roger Medina - 03200 Vichy
Bien chers amis,

Je pense que cela fera plaisir aux anciens tennismans de Saïda, d'apprendre que dans l'Allier, plus précisément à Vichy, Roger Médina (fils du boulanger-épicière, face au Marché) cette année est champion de l'Allier et d'Auvergne, dans sa catégorie (Vétéran senior) et qu'il a disputé les championnats de France à Roland Garros début septembre en battant le champion de la Ligue Guyenne et Gasconne.

Toujours classé à 15/5, je suis 12^e joueur français et ce malgré une grave blessure des suites d'un attentat terroriste quand j'étais en fonction dans la Police en Algérie.

Mektoub, c'est le mot de la fin qu'il convient. Dieu est grand.

Amical souvenir à tout ce petit monde de Saïda. ■

Saïda, le 28 septembre 1994

• De Mohamed Nedjadi - Préfet en retraite. Saïda

Aux responsables de " L'Echo de Saïda ". Amicale des Saïdéens, à Saint-Orens.

M'adressant pour la première fois à votre bulletin que j'estime un peu le mien, je vous prie de bien vouloir transmettre mon amical souvenir à tous les saïdéens.

Je souhaiterais pouvoir exprimer ce que je ressens à la suite du décès de Monsieur Gaston Girard, estimé instituteur et vieille figure saïdéenne.

Cette triste nouvelle m'a permis de me rendre compte que les sentiments sont restés vivaces par delà le temps de l'espace.

Comme je l'ai dit à Madame Veuve Gaston Girard, deux images se sont imposées à moi : d'abord celle de ma première rencontre avec lui, c'était en 1945, je crois, à l'école de la rue Nationale. L'enfant que j'étais alors, âgé de 10 ans et demi fut impressionné par l'aura qui se dégageait de ce maître imposant, intègre et plein de sollicitude.

J'eus le plaisir ensuite de le recevoir en compagnie de son épouse et d'autres saïdéens au cours de l'année 1982 (ou 1983) à la Préfecture de Saïda, où j'assumais les charges de président de l'Assemblée populaire de la Wilaya (Conseil général et régional) et ce fut pour moi un réel plaisir.

C'est donc tout naturellement que je compatissais à la douleur de sa famille et que j'ai adressé une fervente prière à son intention, autant par gratitude que par affection.

Bien amicalement à tous. ■

COTISATIONS

• N'oubliez pas de régler vos cotisations au cours du 1^{er} trimestre.

• N'oubliez pas de signaler vos changements de domicile.

• De André Cara - 53120 Gorron
Amicale des Saïdéens,

Je vous adresse une photo prise le long de la voie ferrée Saïda - Ain-el-Hadjar en 1955.

Si elle est exploitable, vous pourrez la publier dans votre journal, cependant je ne me souviens plus de tous les noms de mes camarades.



Je me trouve en haut au centre, à ma gauche c'est Martinez (sous le 1^{er} A de Saïda), sur le poteau de droite sous le A c'est Flores.

Salutations. ■

• De François Perez - 13012 Marseille.

Ci joint la cotisation pour l'année 1994, avec retard mais du fond du cœur. Nous prenons toujours autant de plaisir à lire notre " Echo de Saïda ". Bravo et merci pour la réalisation de ce journal qui est notre trait d'union entre nous, qui nous permet ainsi de continuer à exister. ■

• De Christiane Couture - 46000 Cahors
Chers amis,

Je vous adresse tous mes encouragements pour la continuité de ce petit " Echo de Saïda " représentant le lien d'amitié pour nous tous.

Recevez toutes mes salutations et encore bravo. ■

• De Gilbert Lamodière - Monéteau.

Bien chers amis,

Ci-joint un chèque pour être en règle avec la Caisse et continuer de recevoir ce précieux " Echo de Saïda " qui nous rappelle tant d'excellents souvenirs.

Bon courage à l'équipe de rédacteurs et merci pour leur dévouement.

Avec mon meilleur souvenir. ■

• de A.M. Aubry - Toulouse
Monsieur,

Je vous envoie ce chèque pour le règlement de ma cotisation.

Merci à tous et pour tout le travail que vous faites afin que nous ayons des nouvelles de notre ville, si chère à notre cœur.

Merci encore.

Amitiés d'une Saïdéenne.

Algérie, ma nostalgie

• De Claire Poloczec-Navarette - 78490 Montfort-l'Amauy

Pouvoir vivre et rêver,
Sous le ciel de Provence
Dans les genevriers
de mes rêves d'enfance,
Et m'imprégner d'odeurs
Quant la Garigue exhale,
sous la lourde moiteur,
où bruissent les cigales.

Chaque jour, mon esprit
Quant soufflerait mistral,
Vers mon ciel d'Algérie
Partirait en cavale...
et je promènerais,
à nouveau rajeunie
Près de la palmeraie.
Mon âme endolorie.

Longue sera ma course,
pour remonter les heures,
j'irai jusqu'à la source
Retrouver sa fraîcheur
sous les eucalyptus,
inondée de senteurs
Ne voulant rien de plus
Qu'y cacher ma douleur.

MESSAGE

Les grandes familles saïdéennes Cerna, Magnon, Diez, Perez, etc... ont l'habitude de se réunir entre elles à Pentecôte, date des Rassemblements des Saïdéens.

Roger Pauloin et tous leurs amis de la Délégation du Var seraient heureux, si exceptionnellement, ces familles pouvaient faire coïncider leur réunion familiale avec le Grand Rassemblement national de Saïda à Hyères les 3 et 4 juin prochain.

Le Bureau national de l'Amicale se joint de tout cœur à cette demande, conscient que la présence de ces familles serait une grande joie pour tous leurs amis saïdéens présents en cette circonstance.

LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

CARROSSERIE - MARÉCHALERIE - FORGE & CHARRONNAGE

Réparations en Tous Genres

Matériel Agricole & Vinicole pour Entrepreneurs

EDMOND BOURGEON

SAÏDA (ALGÉRIE)

B. C. Mascara 379



Saïda, le _____ *194*

• **En-tête de lettre au sigle de Edmond Bourgeon dans les années 1940**

• **De Guy Bourgeon- 42300 Roanne.**

J'ai été heureux et ému de lire votre article sur les forgerons et maréchaux-ferrants Saïdéens. Je vous remercie de l'éloge faite à mon grand-père, je vois qu'il vous a laissé un bon souvenir.

C'est bien vrai qu'il était bon et serviable. Je joins à ma lettre une photo-copie de lui (avec le casque colonial) et ses ouvriers dans son atelier.

Je tiens à vous féliciter pour votre livre "Mémorial de Saïda" où j'ai trouvé la photo de mon père Edmond, le journaliste avec les aviateurs de Saïda à Rabat. Ainsi que les photos de son frère Roger, le flutiste, qui réside à Nice, à qui j'ai montré votre livre.

De plus j'ai trouvé la photo de mon autre grand-père sur le n° 46 de l'"Echo de Saïda" sur la Police, il porte le n° 8, devant M. Goetz dont je serais heureux de savoir si sa fille, une des jumelles est toujours vivante.

J'allais oublier de vous donner le nom de mon autre grand-père : Augustin Dore.

Je regrette beaucoup de ne pas avoir fait votre connaissance quand j'habitais Bayonne, il ya un an, j'aurais tant voulu parler, du Pays où je suis né, avec vous.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations. (lettre adressée à H. PEREZ)

La qualité de la photocopie de la photo accompagnant le texte de M. Guy Bourgeon ne permet pas, à notre grand regret, de la reproduire sur le journal.

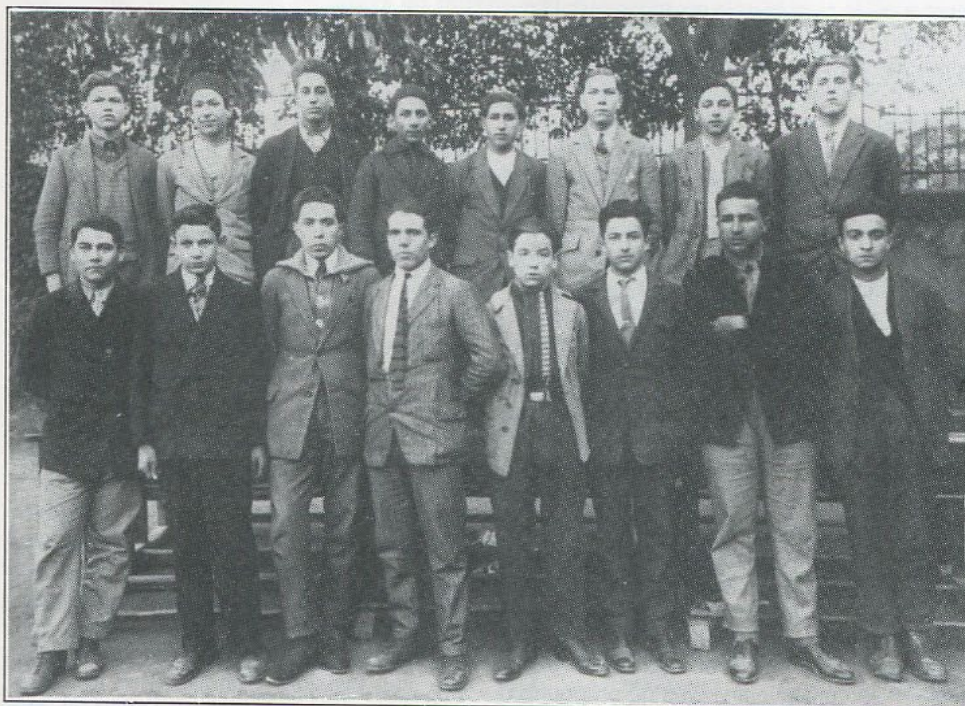
Elle fera, à n'en pas douter, plaisir à de nombreux Saïdéens, qui s'y reconnaîtront ou reconnaîtront les leurs.

Peut-être pourront-ils compléter les (X) ?

Avec toute mon amitié.

• **De Maurice Girard - 78000 Versailles.**

Je vous adresse une photo d'une classe, prise en mars 1928 (!), pour parution si possible dans le prochain "Echo de Saïda".



• De gauche à droite :

Au premier rang : René Rabier - x - x - Federspiel - x - René Bertrand - Instituteur Claverie - x

Au deuxième rang (en haut) : Allène - x - x - Françon - Maurice Vallier - Gilbert Lamodière - x.

• **De Serge Pélégryn - 72000 Le Mans.**
Chers amis,

C'est toujours avec le même plaisir et la même joie que je lis et relis l'"Echo de Saïda". Bravo à toute l'équipe de rédaction, et merci pour la convivialité du journal.

Dans votre numéro 49 (page 3) j'ai retrouvé les noms manquants. Sur les 41 présents, 14 sont nommés sur la photo de l'Ecole Félix-Faure en 1937.

Je peux ajouter sept noms :

• De gauche à droite. Rangée du haut : le 2° Cyprien Dumas ; le dernier, Michel Soler ; et à côté Francis Torres à sa droite.

• Rang du dessous : Denis Pelegrin , à droite de Claude Marin , après Denis, Dumas (?) ; Dumas Cyrille ; Angelo Soler et René Dumas et enfin le dernier : Christian Holitzko.

• Assis (le 3°) : Christian (?)... dit " La Gale " !

• Rangée au dessus des assis : le 3° Paulot Vittnet.

Petite contribution au plaisir de tous.

Bon courage pour le prochain numéro, toujours attendu avec la même impatience.

Meilleurs amitiés à toute l'équipe.

HISTOIRES DROLES MAIS VRAIES

Correspondances avec les assurances

• **Si vous voulez des détails...**

En ce qui concerne les détails que vous m'avez demandé au téléphone le point d'un pacte sur ma voiture se trouve juste à l'endroit que le choc s'est produit.

• **Le traumatisme du trombatisse... ou la nouvelle maladie.**

Depuis que je m'ai rencontré au carrefour avec Monsieur H. j'ai attrapé un trombatisse dans les cuisses intérieures, je peux vous dire que ça m'arrange pas.

• **Le temps c'est de l'argent...**

je vous témoigne mon grand mécontentement, vous mettez tellement de temps à me rembourser mes accidents que c'est toujours avec celui d'avant que je paie les dégâts de celui d'après. Alos ça n'a pas de fin et c'est pas sérieux de votre part.

• **On achève bien les drapeaux...**

Monsieur, mon assurance étant terminée et devant partir sous les drapeaux a intérêt à s'achever d'elle même.

• **Bonjour les dégâts...**

J'ai payé ma prime alors maintenant c'est vous qui va payer les dégâts.

... La suite au prochain numéro

Les copies de lettres sont authentiques ainsi que les fautes, seuls les commentaires sont de Henri Pérez.

SOUVENIRS DE LA-BAS

L'image arrêtée - Souvenirs d'enfance — de Rollande Wesling-Bénichou

Le Vieux Saïda (suite du n° 49)

10 octobre 1991.

En relisant mes notes de 1984, je m'aperçois que cette image d'Epinal, colorée, paisible, lumineuse n'a pas été cassée comme un reflet dans l'eau, lors de notre retour en Algérie en 1982.

Nos amis Algériens avaient eu l'extrême délicatesse de nous réserver une chambre à l'hôtel "El Farsone" construit à l'emplacement même de la maison forestière, c'est-à-dire en plein cœur du Vieux Saïda de notre enfance.

Nous y sommes arrivés tard dans la soirée, ivres de fatigue et d'émotions. Revenus ! Nous étions revenus !...

L'hôtel par lui-même ne se distinguait en rien d'un hôtel européen, très confortable. Le matin je fus réveillée par des chants d'oiseaux, si familiers, qu'une boule me remontait à la gorge. Nous allions remonter le temps à travers les bruits, les parfums, les images.

Quand j'ai ouvert la fenêtre ce matin là et que nous nous sommes accoudés au balcon, un peu éblouis par ce magnifique soleil d'avril, tout était comme dans nos souvenirs, le bois de pins, la forêt d'Eucalyptus, les falaises, le "rocher de Roland" que nous apercevions en nous penchant un peu. Presque en même temps, nous nous sommes mis à évoquer les jeunes fiancés de 1959 que nous étions, nos promenades imprudentes, sous les pins protecteurs et complices. Au pied de l'un d'eux, nous avions enterré un petit flacon de parfum que j'avais dans ma poche. A cette époque nous pensions continuer à vivre dans ce pays, nous ne voulions pas envisager un départ, malgré la guerre.

Alors pourquoi, ce geste, qui ressemble au naufrage qui lance une bouteille à la mer, ultime espoir ? Notre bouteille de forêt, elle, était certainement encore là dans cette terre, pour témoigner de notre passage.

Nous nous sommes arrachés à ce balcon pour aller prendre le petit déjeuner dans l'immense salle à manger, vide.

Le serveur affable et souriant nous posa la question qu'il doit poser à tous les clients de passage : "Alors on vient visiter l'Algérie ?" Comment lui dire "Non ! On revient chez nous" Ded, en arabe, lui a expliqué le but de notre voyage. Il a eu l'air attendri et gêné de celui qui comprend.

Nos amis nous avaient recommandé de leur téléphoner à notre réveil afin qu'ils viennent nous chercher en voiture. Mais égoïstement nous avions décidé de regagner la ville à pied.

Avant de prendre la route goudronnée, très vite nous avons contourné l'hôtel pour prendre le chemin de terre qui mène derrière le Vieux Saïda. Nous parlions peu, nous laissant imprégner délicieusement, avides, la forêt nous reconnaissait, des images, des voix, des cris d'enfant se superposaient nous avions l'impression de tenir un fragment d'éternité. Rien ne meurt jamais "Regarde ! Quand je pense que c'est là que j'ai appris à nager" la voix de Ded était un peu voilée quand il se mit à évoquer ses camarades Raquito, Georget,

etc... l'oued à cet endroit s'étalait en un petit bassin abrité par les arbres on l'appelait "La gazelle".

Un homme, tout à coup, est apparu sur le chemin. Un montagnard sans doute, turban et grande djellaba, une barbe grisonnante, il devait vivre dans les falaises "Salam Alekoum".

Sa voix grave et chaleureuse nous émut profondément. Nous pensions à cette guerre atroce dont l'issue nous a écartelé aux quatre coins de la France. Cette guerre absurde qui n'a pas empêché ce vieil homme ce matin-là de nous saluer avec bienveillance.

Nous décidâmes de ne pas continuer plus loin. Nos amis nous attendaient. Alors avant de nous engager sur le pont amputé de son magnifique parapet de pierres, remplacé par une horrible prothèse rambarde métallique, nous sommes vite descendus vers l'oued.

Ded immédiatement a retrouvé les gestes oubliés. Il s'est mis à sauter sur les pierres plates en me disant : "Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser ici !" L'instantané que j'ai pris montre sa veste soulevée par le mouvement... Impossible de penser à un papy (Alexandre est né quatre mois plus tard) quand on observe cette silhouette juvénile portée par la joie du moment.

Nous sommes remontés vers la route en passant par le petit bois de pins.

J'ai pris une seconde pour m'asseoir sur le grand rocher où ma mère nous distribuait les oranges du goûter. Cet endroit là faisait vivre peut-être plus qu'une photo.

Dans mes réminiscences de 1984, j'avais gommé inconsciemment tout ce qui pouvait rappeler la guerre que ce pays a connue. Comment avais-je pu oublier le mirador construit sur le plateau et qui servait de poste d'observation et de défense aux territoriaux ?

La villa Saint-André des Anges, vieillie, un peu délabrée, la maison du marabout toujours aussi immaculée mais silencieuse, le cimetière juif et son mur de pierres... jusque-là, l'image reste intacte. Et puis comme si des enfants avaient dessiné dans un débordement d'imagination à côté de l'image, juxtaposés dans le champ de blé des immeubles ont surgi. On aurait pu se croire dans n'importe quelle banlieue d'une ville Française avec ces constructions HLM, son environnement bruyant.

Nous avons retrouvé le fil perdu dans la rue de Geryville, appelée maintenant rue des Palmiers. Elle nous a accueillis, fidèle, silencieuse, alignant ses vieilles maisons basses.

Nous arrivions près de la petite école Paul Bert, le grand portail en fer était entrouvert, machinalement nous l'avons poussé. Seul, au milieu de la cour, un homme grand habillé d'un costume sombre.

Quelquefois la réalité et la fiction se rejoignent et se conjuguent si bien qu'on pourrait penser qu'une main, invisible avait magnifiquement orchestré notre retour. C'est ainsi qu'on entendit : "Bonjour, Monsieur Wesling !" Ded aussi éberlué que moi, n'en croyait pas ses oreilles : "Vous ne me reconnaissez pas ? Vous

avez été mon professeur quand j'étais en 5^e, au CEG H???

! Je m'appelle ???

- Ah oui ! le nom me dit quelque chose, mais bien sûr, pas le physique !

"Je suis maintenant directeur de cette école" une courte conversation s'engagea. Quand nous avions quitté l'école, plus rien ne pouvait nous étonner, nous avions vraiment le sentiment de vivre une journée exceptionnelle. Aussi, quand, toujours dans cette rue des Palmiers un vieil homme à Chechia s'approcha de moi et me dit joyeusement "Vous êtes pas Mlle Bénichou ?" Nous ne fûmes nullement surpris.

Au lieu de descendre vers le centre de la ville, par l'avenue Gambetta, nous prîmes la rue Nationale encore intacte.

Le pâté de maisons dans lequel ma grand-mère habitait avait été remplacé par un imposant immeuble moderne et sombre dans lequel avait été installée la Bibliothèque municipale. La rue Nationale : cette petite rue parallèle à l'avenue avait traversé le temps sans rides. Nous y avions joué des jeudis entiers assis sur le trottoir devant ma maison.

Nous partagions nos découvertes et nos émerveillements avec les Zinaï qui habitaient en face.

Comme les poupées que nous fabriquions avec des croix de bois étaient précieuses !

Ainsi que les marelles tracées grossièrement à la craie sur la route, la pierre plate qu'on pousse avec un seul pied, les osselets lancés et rattrapés des deux mains, d'une seule main, les yo yo avec les boutons, les fils tendus et transformés entre les doigts, le bouton qu'on fait glisser d'une pichenette sur le dessin d'un carrelage, les cailloux pour jouer aux quatre coins, les jeux de cache-cache...

Nous avions une imagination débordante alimentée à notre plus grand plaisir par les récits de mon père qui avait inventé un personnage "Loup garou" appelé Zitouni ! Les soirs d'été torrides tous les habitants de la rue s'installaient sur les trottoirs pour "prendre le frais" à la grande joie des enfants. Quand nous étions fatigués de courir nous demandions à mon père un nouvel épisode de Zitouni. Ainsi ce conteur né et qui ignorait son pouvoir avait fait naître en moi la joie de raconter des histoires, de les étoffer, et de les enrober de merveilleux.

Je ne parlais pas longtemps de tous les petits métiers mobiles, installés sur des charrettes, que nous avions l'habitude de voir passer le marchand de vaisselle par exemple qui échangeait, poêles, casseroles, faitouts contre des habits en bon état ; le marchand de glace ; le laitier de la ferme Jobert ; les déménageurs et puis les "orduriers".

J'avais 11 ans quand nous avons quitté cette rue pour un appartement à étage plus vaste avec un immense balcon. Plus tard, mon père, qui avait conservé cet appartement pour y faire son atelier, a fait déménager deux pièces pour que nous puissions y habiter, Ded et moi en attendant de trouver un appartement plus grand. Quand mes parents sont partis définitivement ce petit 2 pièces était redevenu atelier et Lakhdar, notre fidèle ouvrier avait décidé

SOUVENIRS DE LA-BAS

L'artisan du Bled : le Bourrelier d'alors — de Henri Perez —

• Autant que je me souviens, il y avait bien 5 ou 6 ateliers de bourrellerie et deux ou trois qui faisaient aussi la sellerie à Saïda. Ce qui d'ailleurs n'était point trop pour entretenir les nombreux attelages de la ville et de ses environs.

Il n'y a qu'à se souvenir du nombre de voitures à bêtes, calèches, tilburrys et autres carrioles qui encombraient les rues et avenues autour du marché. La remise de M. Gomez ne suffisait pas. Aussi, l'ouvrage ne manquait pas entre les harnais, les selles à créer, les hamachements à rénover et la réparation des pièces usées. Mais avec l'évolution de l'agriculture et le modernisme qui s'ensuivit après la guerre, les chevaux ont disparu et seuls quelques privilégiés pouvaient s'offrir le luxe d'avoir un cheval ou deux dans leur écurie. Tout comme le charron et le maréchal-ferrant, le bourrelier a dû s'adapter. Il est devenu maroquinier ou tapissier comme mon ami Jean G.

Le premier emploi d'un apprenti consistait à poisser le fil de chanvre qui était reçu en pelotes, tout comme les cordonniers d'ailleurs. Il tirait deux ou trois bonnes longueurs de trois mètres environ. Ce qui, m'a-t-on dit, était la brassée idéale. On engluait le fil en le tirant sur le genou dans un morceau de cuir plié contenant une noisette de poix, puis on le lissait avec un chiffon de façon qu'il glisse bien à la couture. On appointait le cordonnet obtenu et on enfilait une aiguille à chacun de ses bouts pour permettre une couture croisée. Je revois mon ami Vélasco, ouvrier chez Eskinazi, maintenir le cuir avec des pinces en bois ou serrer la pièce à réparer entre

ses genoux et enfoncer son alène pour faire des avants-trous. Le manche arrondi de l'alène servait au besoin à enfoncer l'aiguille. Les mains protégées dans un gantelet de cuir ou des mitaines, il passait dans le même trou deux aiguilles de fil poissé, il réalisait ainsi une couture croisée, ce qui conférait à la pièce une solidité à toute épreuve.

Outre les alènes et les aiguilles, l'outillage du bourrelier se composait de tranchets, de couteaux à amincir le cuir, de marteaux, de pinces, de clous à tête dorée, de rivets, de ciseaux, de tenailles, d'une machine à coudre à pied et d'une cardeuse. Un plateau fixe aux dents recourbées vers l'arrière, l'apprenti se servait de son appareil d'un mouvement continu de balancier et plaçait une pelote de crin (animal ou végétal) entre les deux plateaux. Le crin, ainsi régénéré, prenait du volume et perdait sa poussière. Tous ces artisans possédaient ces matériels et la cardeuse était cadenassée et recouverte d'une bâche lorsque son travail était terminé. Les cordonniers avaient eux aussi la plupart des outils dont se servaient les bourrelliers selliers, mis à part la cardeuse. Le tranchant des lames était soigneusement effilé sur une pierre à huile. Par précaution élémentaire, le bourrelier fichait ses aiguilles et ses alènes dans un coussin accroché au mur à portée de sa main.

Quelle patience et quelle précision pour faire une selle, il confectionnait également les harnais à la demande, les formes et les tailles variant en fonction des goûts du propriétaire et du gabarit du cheval. L'artisan ou l'ouvrier mesurait l'encolure avant de réaliser le collier.

La tâche se trouvait considérablement simplifiée lorsqu'il devait renouveler l'équipement d'une bête de somme, il suffisait de reporter les dimensions du harnais à remplacer.

A la belle saison, l'ouvrier bourrelier se déplaçait de ferme en ferme et il lui arrivait de ne revenir à l'atelier qu'à la fin des moissons, car il devait se tenir à la disposition de la clientèle sans tenir compte des heures supplémentaires. Et quand tout était terminé, que la batteuse ou la moissonneuse était rentrée, le bourrelier vérifiait les sous-ventrières, les dossières, les avaloires, les longues, les selles. Le collier qui blessait aux épaules, il le renforçait en pinçant l'endroit défectueux, il élargissait un garrot à l'encolure de la bête, ajustait une genouillère à un cheval couronné. Il huilait enfin tous les harnais et il les disposait sur des tréteaux dans une remise. En fin d'année, l'artisan présentait ses factures mais il devait parfois patienter avant d'être payé de ses peines. Il connaissait son monde et tout se déroulait bien.

Certes, cela ne date pas d'hier que les hommes meurent en emportant leurs secrets professionnels. Auparavant, on prenait le loisir de parler entre soi, de regarder le savoir-faire de l'autre, de s'en inspirer au besoin. Ce savoir-faire se transmettait de la sorte, de père en fils ou de compagnon à ouvrier. La parole et la manière s'échangeaient, on discutait devant la forge, au marché ou à la veillée. Autant d'occasions de se saluer, de s'enseigner quelques astuces. La vive voix était bien une de nos rares fortunes que nous tenions de nos parents. C'était hier... c'était là-bas...

L'image arrêtée - Le vieux Saïda — de Rollande Wesling-Bénichou

suite de la page 8

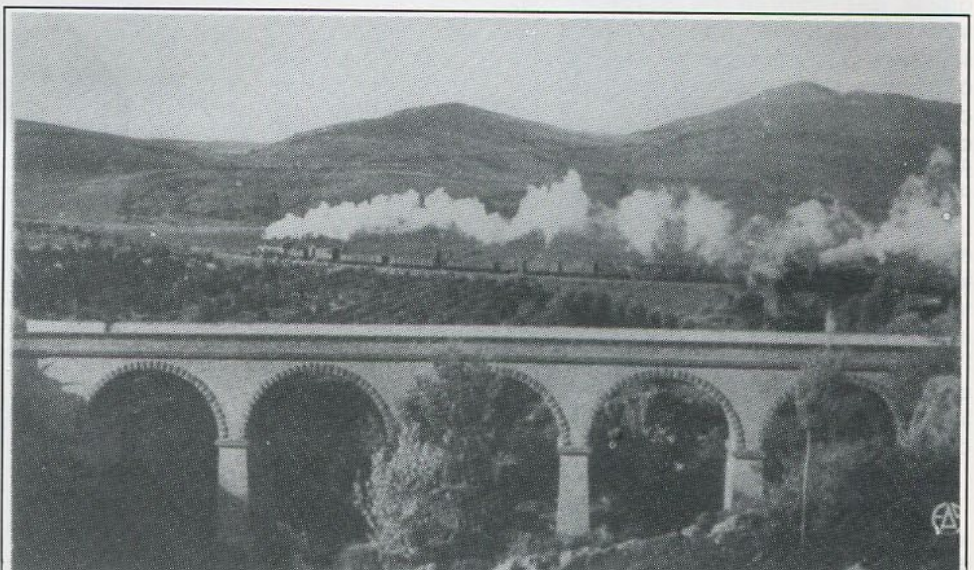
comme si rien n'avait changé, mais qu'il était devenu Lakhdar durant ces vingt années ? Comment a-t-il fait pour vivre et nourrir sa grande famille ?

Je me posais toutes ces questions, quand nous sommes arrivés devant la porte de l'atelier qui s'ouvrait directement sur la rue. La marche était à peine un peu plus usée. Lakhdar était-il toujours là ?

Quand la porte s'est ouverte, il m'a semblé voir l'image arrêtée d'un film qu'on passe au magnétoscope.

Les archéologues qui ont découvert les tombes de Toutenkamon n'ont certainement pas été plus bouleversés que nous quand nous avons découvert le vieil ouvrier muet d'émotion, et l'atelier de mon père préservé par le temps. Mon regard se promenait sans y croire sur le comptoir d'acajou, les énormes paires de ciseaux, les porte-manteaux, les tissés, la craie-tailleur ; les porte-épingles, les "Mètres rubans", la jeannette pour le repassage. Avait-il seulement changé de chéchia, Lakhdar ? La petite cheminée de marbre blanc, regarder ne suffisait pas. Il me fallait toucher, retrouver la forme des objets, la chaleur du bois, la douceur des tissus.

"Madame Rolande, Madame Rolande..." ne cessait de murmurer Lakhdar qui avait



• 1940 - Le pont du Vieux Saïda. Le train du Sud prend son élan pour monter le col vers Aïn-el-Hadjar. Collection Scotto.

gardé son sourire très doux. L'émotion était grande. Nous laissions couler nos larmes. Avais-je seulement mérité autant de cadeaux, ce matin-là ? Nous sommes repartis en faisant la promesse d'aller faire un repas chez Lakhdar.

Quand nous sommes arrivés chez nos

amis, enfin, nous avons eu l'impression de sortir de la machine à remonter le temps. Nous en étions sortis bouleversés mais riches de la certitude immense que cette matinée nous avait été offerte pour que nous puissions témoigner de la fraternité entre les hommes, toujours vivace, malgré les guerres.

LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

Le Sousto* sur la route d'Ain-El-Hadjar ——— Henri Perez —

• Lorsque les grandes vacances scolaires arrivaient, les grands écoliers que nous étions cherchions un petit emploi - un petit job - dirait-on aujourd'hui.

C'était la course à qui trouverait une place chez les commerçants : quincailliers, boulangers, ou chez les artisans de la ville : menuisiers, ébénistes, électriciens, garages. Beaucoup de vocations sont nées de ces périodes où il était indispensable de se procurer un peu d'argent de poche par soi-même. Quelques amis plus fortunés avaient leur " dimanche " dispensé par la manne familiale. Personnellement, indépendant et individualiste, je préférais me débrouiller une place et c'est ainsi que j'ai été embauché chez David, quincailler, pour une période de deux mois, juillet et août, au salaire pharamineux de 3 francs par jour ! D'accord ce n'était pas le Pérou, mais plutôt que de traîner dans les rues à ne rien faire, " je préfère encore te savoir là ", comme disait ma mère !

A cette époque, pas de fiche de paie, pas d'immatriculation ni de Sécurité sociale, c'était à prendre ou à laisser. Et si je n'avais pas pris : dix autres candidats se bousculaient pour prendre ma place ! Bref, dès le 1^{er} juillet, j'arrivais avec ma blouse sous le bras et, dès l'ouverture du magasin, je m'aperçus que nous étions deux nouveaux " apprentis " intégrés dans l'heure dans le " corps de balai " de la Maison David. C'est-à-dire que pendant que l'un balayait et arrosait le trottoir, l'autre nettoyait le magasin. Dans cette maison, il fallait savoir tout faire et en une semaine je savais peser les clous, du mastic, faire des paquets, vendre de la peinture, de la corde petite ou grosse, des seaux en tôle galvanisée, des socs de charrue, des vis ou des boulons, des sacs, des réchauds à pétrole, des aiguilles à déboucher les gicleurs ou des topettes à alcool. Il nous était interdit de toucher aux armes, aux cartouches, aux feux d'artifice : Partie réservée aux adultes et surtout à M. Planellès, le père d'Auguste et de Marie-Louise. Ce brave homme, musicien de talent, nous régalaient par ses solos de piston qu'il jouait pour nous lorsque le magasin était fermé entre midi et deux heures de l'après-midi. C'était le grand magasin de la ville où l'on pouvait se procurer tout et n'importe quoi et il convient d'ajouter à ce négoce, le vin de la ferme Saint-Antoine que nous allions chercher par camion entier près d'Ain-el-Hadjar.

En outre,

La ferme Albaladéjo, après les casernes de la Légion abritait un cheptel de vaches laitières et cela faisait également partie du patrimoine de la Maison David. C'était la grosse " boîte " avant la guerre et c'est là aussi que j'ai appris avec mon ami Pierrot à conduire le camion à bêtes que l'on nous confiait lorsque Embarek, le palefrenier était absent ou malade. Imaginez la joie des deux gamins de 13 ou 14 ans que nous étions, juchés sur le haut siège, l'un tenant des rênes, l'autre la main sur la " mécanique " ou frein pour éviter tout accident.

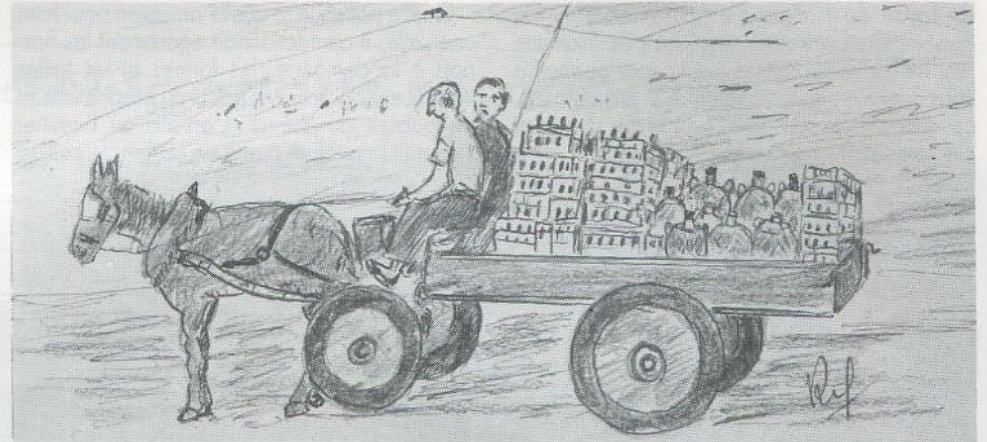
On s'entendait à merveille et une ou deux fois par semaine, le camion chargé de bonbonnes vides et de casiers à vin, nous partions dès quatorze heures vers la Ferme Saint-Antoine, où se trouvaient les chaix de la Maison David.

Les bêtes tiraient ou s'arrêtaient facilement. Chemin faisant, nous rencontrions des camarades et les plaisanteries fusaient " Tiens ta droite... Tes bourrins vont crever dans la côte ! Vous n'irez pas loin avec ces vieilles carnes ! "

On les dépassait et la vue du fouet que l'on tenait négligemment mettait fin aux lazzis et aux moqueries. On passait le pont du Vieux Saïda et là, avec le début de la côte de Sidi-Maamar, l'allure changeait, du léger trot du départ on passait au pas, aux petits pas...

On s'arrêtait à mi-côte et oin repartait vaille que vaille... Après la Ferme Richet, l'allure reprenait et enfin, nous arrivions à Saint-Antoine où nous attendaient le gérant du lieu et un ouvrier de chaix. Nous descendions le matériel : bonbonnes, casiers de bouteilles, petits barils, et pendant le remplissage, le bouchonnage et le remplacement du vide par du plein, nous nous rafraîchissions dans la cuisine du gérant.

Après un bon café et un fruit, le maître des



lieux nous remettait une grosse enveloppe jaune en nous disant :

- " Faites attention ce sont les laissez-passer... "

" On ne prêtait aucune attention à cette recommandation, sinon qu'il fallait remettre cette enveloppe dès notre arrivée et donc ne pas l'égarer... Mais à quoi cela pouvait servir, nous n'en avions aucune idée.

Les bêtes étant reposées ; le chargement bien arrimé, c'était l'heure de revenir sur Saïda. Au cours du troisième ou quatrième voyage, l'habitude aidant, nous faisons ces voyages comme de vrais professionnels et on ne demandait pas mieux que ce jour là, le vieux Embarek soit absent.

De sorte, qu'un soir, nous revenions tranquillement Pierrot et moi, parlant de tout et de rien lorsque juste avant la descente, au carrefour de la carrière Génolini, deux gendarmes nous firent signe d'arrêter. C'est déjà pour nous une surprise et bien que n'ayons rien à nous reprocher, on ne se sentait pas bien.

Tremblants, nous nous arrêtons et à partir de là commence un quiproquo qui est resté ancré dans ma mémoire et celle de Pierrot...

" Vous avez vos papiers ? " A cette époque, je ne sais pas si les cartes d'identité étaient obligatoires et je m'entends répondre " Non... M'sieur, j'ai pas de papiers ".

" Et toi ? " demande le gendarme en s'adressant à Pierrot qui était livide " Moi... non plus... plus " bégaye Pierrot.

- " Ah bon, voilà deux loustics avec un chargement de vin et sans papiers "

- " Mais m'sieur, on travaille chez David... On vient de Saint-Antoine, et on va à Saïda avec le vin ! "

- " Mais vous n'avez pas d'acquets ! "

- " A qui ? A qui quoi " je réponds.

- " Oui pas d'acquets quoi ? "

Pierrot bégaye : " Mais à qui... qui ? Nous on sait rien ". Le sousto nous fait trembler et c'est alors qu'un des deux pandores glisse sa main sous le siège et hilare nous répète : " Vous ne savez toujours pas à qui ?... A qui qui hein ?... Et ça qu'est que c'est ?... Ça se sont des laissez-passer "

Tout s'explique, laissez-passer ou acquets : c'est du kif au même. Encore fallait-il le savoir ! " Allez... ouste... Vous pouvez circuler... "

Encore tout tremblants, avec notre complexe d'infériorité nous remontons sur notre camion et repartons sous l'œil goguenard des gendarmes... Ouf ! Dès le premier virage, et alors qu'ils

ne peuvent ni nous voir, ni nous entendre : " Les acquets : les acquets ! Nal dine bebek... Tiens pour les acquets " et un bras d'honneur ponctue l'imprécation. Rouge de colère, Pierrot renchérit : " Les laissez-passer de su hermana. On a eu chaud hein ?... Peuvent pas parler comme tout le monde, s'ils nous avaient dit que les acquets étaient des laissez-passer... pos nous on était assis dessus "

Tout doucement, nous sommes revenus au dépôt de la rue Gambetta et après avoir déchargé la marchandise, j'ai tendu l'enveloppe à Georges David en lui disant : " Maintenant, on sait que les acquets sont des laissez-passer ! " Faut dire qu'à cette époque, on avait tout juste treize ou quatorze ans et nos premiers pas dans le monde des adultes étaient pleins d'imprévus d'où il fallait tirer notre épingle du jeu. Mais ces petites aventures et Dieu sait s'il y en a eu, indépendamment de la drôlerie des faits et d'ires, nous donnait la possibilité de nous préparer et de nous endurcir au grand jeu de la vie...

LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

L'apprenti chasseur

Gabriel Galiana

• De Sylvain Galiana - 95500 Gonesse

A tous mes amis saïdéens, j'envoie, avec l'aimable autorisation de mon père, cette nouvelle qu'il a écrite à Saïda.

Je précise que, mes parents et moi, sans être Saïdéens de souche, le sommes avec le cœur, puisque nous y avons vécu de 1950 à 1962. Mon père occupait dans notre bonne ville, le poste d'Econome de l'hôpital. Agé de quatre-vingts ans, il garde bon pied, bon œil et entre deux histoires drôles il aime encore taquiner la boule, comme il le faisait au boudrome de la Mappemonde.

Un grand bonjour de sa part et de la mienne, à tous.

Introduction

Trop de choses m'attachent à cette bonne ville de Saïda pour que je puisse l'oublier. Trop de liens d'amitiés ou d'affections, de doux souvenirs ont fait que, malgré l'éloignement, j'y ai laissé mon cœur et beaucoup de mon âme de poète.

Je revois notre petit hôpital, sa vieille chapelle, et cette gazouillante vasque d'eau remplie de poissons rouges au milieu de nos jardinets de roses. Je revois nos deux boudromes où sous l'ombre fraîche des micocouliers, des platanes, d'interminables parties de boules se déroulaient tous les jours.

De chez nous, j'apercevais notre belle église, accroupie sur la place comme un dromadaire au repos, et puis entre le clocher de la chapelle et la cheminée de la cuisine (qui avait été installé dans la nef de la chapelle), mon regard se posait souvent, comme instinctivement attiré, sur la croix, là-bas, sur la montagne.

En vagues rêveries surgissent les nostalgiques souvenirs de promenades au Vieux Saïda, ancien refuge de l'Emir, au communal de Nazareg, aux cascades de Tiffrit, et où, en famille nous goûtions des dimanches ensoleillés et heureux, dans la fraîcheur chantonnante des sources, dans les fouillis de verdure, dans la paix et la douceur de vivre.

Je me souviens de ces lointaines randonnées, fusil en main, chien en éclaireur, dans les bois, les forêts de Férouane, Sidi Youssef, El Ari, à courir après les perdreaux, les lapins, crevant de soif et de fatigue, mais si heureux le lendemain en racontant nos exploits de la veille et les délices d'un bon riz.

Alors, j'ai pensé à vous, mes chers amis et compagnons, et cette nouvelle qui est sortie de mes doigts, sous la frappe d'une quelconque machine à écrire, est venue toute seule, comme si mon cœur pleurait la bonne ville perdue.

Il y avait à peu près cinq ans que j'étais à Saïda, pays réputé pour la chasse. Dans mes vieilles affaires, je traînais un vieux fusil Lefauchoux, rouillé, dont l'un des canons, fêlé sur le milieu, avait été soudé à l'étain.. une folie ! Cette arme venait de mon grand-père.

- " Vous ne pouvez vous imaginer, Monsieur

G. " me disaient mes nouveaux amis " ce que c'est passionnant, la chasse... Pourquoi n'essayez-vous pas ? "

Et comme ma devise a toujours été de " goûter avant d'aimer ", j'ai essayé. Bien entendu ce bon vieux fusil, seul héritage de ma famille, s'en était allé à Saint-Etienne, se faire changer le canon et se refaire une beauté.

Connaissez-vous Sidi Youssef, ce coin de chasse des réserves de notre Société ? Ce fut là, ma première sortie et mes débuts de chasseur.

La B.14, qui nous emmenait, semblait avoir des ailes. Nous écoutions avec ravissement le ronronnement régulier de son moteur qui troublaient seules les vibrations sinistres de sa vieille carrosserie.

J'aspirais à pleins poumons l'air frais de la montagne pendant que les chiens, entassés pêle-mêle, dans la voiture, ne restaient pas en place, tantôt montant sur nos genoux, tantôt s'enroulant à nos pieds sur le plancher, mettant quelquefois le museau à la portière. C'était " l'ouverture " et ils la sentaient.

Nous quittâmes la route goudronnée pour emprunter une piste poussiéreuse qui traversait ou longeait des oueds sans eau. Notre véhicule ne s'arrêta qu'au terme de ce chemin, sous un énorme chêne, égaré au centre d'une cuvette immense, désertique. La forêt ne commençait que sur les coteaux environnants, sur un rayon de près de deux kilomètres.

Les chiens avaient bondi, avant l'arrêt, pardessus les vitres ouvertes et gambadaient joyeusement, jappant, grattant le sol de leurs pattes, courant dans une sarabande effrénée, ou s'arrêtant brusquement de ci, de là, pour satisfaire un besoin pressant.

Le jour se levait à peine. Déjà, dans la montagne la vie s'éveillait : grives filant au moindre bruit, gerboises aventureuses, et puis... un cri, un cri d'oiseau, à l'orée des bois.

- " Monsieur G., écoutez, écoutez... les perdreaux ! " Me disait, retenant son souffle, les yeux soudain brillants, mon ami et initiateur François.

J'entendis comme un bruit de baisers, sonore, auquel répondit un autre bruit de baisers, et, qu'on imite facilement en embrassant le creux de sa main. Ce prélude à la chasse, cette musique insouciant qui ressemblait à un chant d'amour, me charma, me troubla.

Un léger casse-croûte, sur l'aile de l'auto, avec une boîte de thon, de la longanisse, un coup de rouge, et puis nous commençâmes nos préparatifs.

J'enserrai mes mollets dans les gêtres de toile pour me protéger des ronces, mais aussi des serpents, nombreux dans le coin. Quant à la cartouchière, n'arrivant pas à la boucler sur le dos, mon professeur m'expliqua qu'il suffirait de la boucler sur le ventre, puis de tourner. Il m'expliqua aussi comment remonter mon vieux clou de fusil. Que de complications !

- " La musette pour les lapins, sur une épaule, le porte-gibier à tresse sur l'autre. Prenez ce couteau avec vous, pour extraire les cartouches vides récalcitrantes... "

J'avais introduit mes deux premières cartouches et refermé mon fusil brusquement, face à l'un de nos compagnons.

- " Non, non malheureux ! Ne chargez jamais de cette façon, vers quelqu'un ! Le coup peut partir ! Tenez faites comme ça... "

Et il me montra comment, le canon dirigé vers le ciel, reposant sur le creux du coude, la crosse retombant vers le ventre, on arme et on ferme un fusil.

- " Bravo ! Merci mon vieux "

Il fallut siffler les chiens, gronder pour se faire obéir.

- " Soyez sévère, votre chienne Monsieur G., est un " pointer galopant ". N'hésitez pas à la corriger, le cas échéant. Elle ne doit pas vous précéder que de quelques pas, vingt au maximum "

A la lisière de la forêt, sur notre droite, deux coups de feu éclatèrent. Rita, mon " pointer galopant ", bondit comme une folle et disparut.

- " Ils ont dû tomber sur des lapins, entendez les chiens aboyer. Rita va revenir, servez-lui une petite correction, elle comprendra... "

Derrière moi, en effet, les buissons craquèrent. Je me retournai, légèrement inquiet, le fusil braqué, le doigt tremblant sur la gachette. C'était ma chienne, la tête basse, le regard d'un enfant pris en faute.

Je n'eus pas le courage de la battre, mais ma grosse voix l'inquiéta ainsi le moulinet impressionnant de mon porte-gibier.

Elle reprit de l'assurance petit à petit et s'avança, le museau rasant le sol, remuant inlassablement la queue déjà toute rougie de sang par les ronces. Et puis... je la vis presque ramper, comme des chevaux, au cinéma, pris au ralenti, par la caméra. Elle contourna un buisson d'asperges et s'immobilisa telle une statue. L'arrêt ! Mon cœur se mit à cogner tumultueusement dans ma poitrine, mon fusil, à trembler. J'épaulai instinctivement, tiquant nerveusement des lèvres et des paupières. J'entendis un léger sifflement ; c'était mon copain, qui venait me rejoindre, le doigt sur la bouche pour m'imposer silence, ou prudence peut-être ! Son chien se figea derrière Rita, semblant l'imiter. François me souffla :

- " Mettez-vous de l'autre côté, le perdreau va s'enfuir devant la chienne, ajustez-le, laissez-le filer une vingtaine de mètres et tirez droit ! "

Un froissement d'ailes, épouvantable, suivi d'un paillement affolé et devant moi une masse rousse, un oiseau gros comme une poule, rassa le sol, prit son envol. Je tirais... Était-ce un écredon crevé ? Des plumes voltigèrent et j'entendis un bruit mou, comme un melon qui s'écrase au sol.

- " Bravo ! Monsieur G., vous l'avez eu ! Vous l'avez eu !

Rita courut. Elle revint les yeux enluminés de joie, tenant dans sa gueule, un gros volatile dont la tête retournée reposait sur son museau. Elle lâcha dans ma main, tout chaud encore, secoué par les spasmes de l'agonie, le perdreau. Mon premier perdreau ! Mon premier coup de fusil !

J'embrassai Rita, je baisai mon fusil, je me mis à danser de joie, exécutant une sorte de danse du tromblon le jour du Mouloud.

Et puis, et puis, je rechargai mon fusil machinalement, imitant en cela le geste de mon professeur qui, de son côté, un fin sourire aux lèvres, rechargeait également le sien. ■

LE CARNET DE L'AMICALE

— Naissances : ils sont arrivés

• Théo, né le 4 décembre 1993, au foyer de Bruno et Sophie Carrivain, petit-fils de M. et M^{me} Lucien Carrivain. 33220 La Teste.

• Caroline a la joie de vous annoncer la naissance le 27 juillet 1994, de sa petite sœur Marie au foyer de Catherine et Pascal Moulinier. Elle est la petite-fille de Maurice et Paule Nivat née Bettan, et la 2^e arrière petite-fille de Mme Fernand Bettan. 92160 Antony.

• Pierrick, au foyer de Chantal Garnier et Jean-Louis Reille, troisième petit-fils de M^{me} Reille Marcel. 13007 Marseille.

• Chloé a la joie de vous annoncer la naissance de son petit frère Thibaud, né le 5 août 1994. Petit-fils de Eugène et Paulette Maitrejean. Arrière petit-fils d'Antoine et Isabelle Carrivain.

• Guillaume, né le 11 août 1994, à Verdun-Sur-Garonne, fils de Roland Sottero et Elisabeth née Rodriguez, petit-fils de M. et M^{me} Rodriguez François. 82700 Escatalen.

• Olivier, né le 31 août 1994, au foyer de Dominique Parein et Marie-Lise née Chauchard et dixième petit-fils de M. Yvon Chauchard et M^{me} née Elise Meusburger. 14990 Bernières-Sur-Mer.

• Morgane, née le 6 octobre 1994, au foyer de Thierry Sierra et Kitty Siffre, arrière petite-fille de M. et M^{me} Antoine Fuster. 11170 Pezens.

• Maxime, né le 13 novembre 1994, au foyer de Sandrine et Christophe, petit-fils de M^{me} Adrienne Dupré et arrière petit-fils de M. et M^{me} Jean Parra

• Xavier, né le 17 juin 1994, à Marseille, au foyer de Gang Xu et Pascale Genolini.

• Olivier, né le 28 juin 1994, à Toulouse au foyer de Philippe Lagadec et Christine Genolini.

De la part des grands-parents Charles Genolini et M^{me} née Marie-Claire Allène et de l'arrière grand-mère Madame Marguerite Allène

Toutes nos félicitations et longue vie aux nouveaux petits Saïdéens ainsi qu'à leurs parents et grands-parents.

— Mariage : Ils se sont unis

• Louis Santiago dit "El Solari", avec Nathalie, pied-noire d'Oran, le 17 septembre 1994, à Toulon.

L'Amicale présente toutes ses félicitations et vœux de bonheur aux jeunes mariés.

— Noces d'Or :

• M. et M^{me} Antoine Porcar ont fêté leurs 50 ans de mariage le 28 août 1994, à Chaumont (Haute-Marne), en présence de leurs deux enfants, leurs quatre petits-enfants, et leur proche famille.

L'Amicale présente toutes ses félicitations et encore beaucoup d'autres années de bonheur.

— Décès : Ils nous ont quittés

• Madame Adrienne Saby fait part du décès de sa marraine Mademoiselle Saby Germaine survenu le 13 septembre 1944, à l'âge de 88 ans, à Mallemont dans le Vaucluse.

• Madame Mullor Marie-Rose née Jobert, décédée le 19 septembre 1994, à l'âge de 86 ans, à Strasbourg, de la part de ses enfants, parents et alliés.

• Madame Plaza Lucie née Fernandez, décédée le 10 novembre 1994, à Cannes, à l'âge de 94 ans, de la part de ses enfants, M. et M^{me} Pierre Juan, née Plaza. M^{me} Veuve Yvonne Benayoun née Plaza, M^{me} Veuve Jean Plaza, et de tous leurs enfants et petits-enfants.

• Monsieur Rubio Gaby (ancien coiffeur à Saïda), décédé le 21 novembre 1994, à Agen, à l'âge de 83 ans, de la part de toute la famille.

• Madame Barrancos Jeannette née Olivarès, décédée le 21 novembre 1994, à 38800 Pont-de-Claix, de la part de ses enfants.

• Monsieur Contival Pierre, décédé le 26 novembre 1994, de la part de son épouse Berthe Meusburger et de toute sa famille. 46000 Cahors.

• Madame Segura Michel née Alvarez Marie-Dolorès, 83 ans, décédée le 16 décembre 1994, à 31130 Quint-Fonsegrives, de la part de ses enfants et petits-enfants.

L'Amicale présente ses condoléances à toutes les familles saïdéennes dans le deuil et partage leur peine.

— Promotions :

• Philippe Victoire, fils de Huguette Werlhen épouse Victoire et petit-fils de M. Albert Werlhen de Saïda et de Franchetti, a obtenu sa thèse de Médecine à l'Ecole de Santé navale à Bordeaux. Il a été promu Médecin-capitaine. 82170 Grisolles

• M^{me} Reille Marcelle nous fait part de la promotion de son fils Guy, lieutenant de réserve nommé chef du bureau au Ministère des Armées, à titre civil. Ainsi que de son fils Jean-Louis, professeur des Ecoles dans un Institut médico-pédagogique. Il a un diplôme de psychologue. De sa fille Brigitte reçue à un concours administratif.

• M. Claude Rachidi (famille Cuadrado) a été promu brigadier-chef dans la Police nationale, en août 1994, à 69320 Feyzin.

Toutes nos félicitations pour ces brillantes promotions.

— Avis de recherche :

• De M^{me} Micheline Covic née Garcia. 6, rue Honoré Daumier, 72700 Allonnes. Tél. 43.80.47.43
Ayant assidument fréquenté l'Ecole et le Cours complémentaire Jules-Ferry du (CP à la 3^e) de 1950 à 1960, c'est avec bonheur que j'aimerais retrouver "des copines" et redécouvrir toutes photos de classe. Contactez-moi ! Mille mercis.

• Guy Marin et Huguette née Favier recherchent Georgette Simon née à Meknès, vers les années 1942, fille d'Antoine Simon décédé et de Odette Simon. Serait en Haute-Garonne.

• André Gerlier (instuteur à Jules-Ferry) recherche des nouvelles de Francis Sanchez dit "Paco" dont les parents travaillaient chez Paul Baylé, qui un matin d'avril 1951 on fait un voyage homérique pour rejoindre le 66^e RA à Oran.

Merci d'écrire à l'Echo de Saïda qui transmettra.

— Recherches d'adresse :

• Encore des Echos de Saïda qui nous reviennent avec la mention "N'habite pas à l'adresse indiquée. Retour à l'envoyeur". Dernière adresse connue :

- M. et M^{me} René Brandt. Bd. Maréchal Leclerc. Cité de l'Estellan, 13090 Aix En Provence

- M. Georges Bonnet. 3210, imp. des Agasses. La Deveze, 34980 Montferrier/Lez.

- Mlle Germaine Denis. 22, chemin Martinet - Villa les Alisiens. 74200 Thono-les-Bains.

- M^{me} Julie Obadia. La Croix Breton, 91160 Longjumeau

- M. et M^{me} Marc et Eliane Lascar-Alezra. 17, allées des Chênes, 26500 Bourg-les-Valence.

Amis Saïdéens, quand vous déménagez, faites votre changement d'adresse auprès de l'Amicale, vous nous évitez des recherches inutiles. Merci.

COTISATIONS

• La lettre du Président envoyée avec l' "Echo de Saïda" N° 49 du mois d'octobre à tous ceux qui n'étaient pas encore à jour de leurs cotisations 94 et antérieures a été entendue par 70% des adhérents concernés.

Malheureusement peut-être par négligence, oublié ou tout simplement par indifférence près de 200 personnes qui font actuellement partie de l'Amicale, n'ont pas répondu à cet appel. Pourtant elles acceptent de recevoir et de lire notre "Echo de Saïda" aux même titre que ceux qui régulièrement cotisent, soutiennent et nous encouragent dans la poursuite de notre action.

Si ces Saïdéens ne sont vraiment pas intéressés, qu'ils le fassent savoir aux responsables, car nous ne pouvons pas par respect pour ceux qui

sont en règle continuer à accepter cet état de fait. On ne peut être à la fois dedans et en dehors de l'Amicale.

Nous remercions vivement tous nos amis qui participent activement à la vie de l'Amicale. Nous rappelons que la solidarité n'est pas un vain mot chez les Saïdéens, et que nous dispensons de cotisations tous ceux qui sont en difficulté, ou dans le besoin et qui nous le font savoir. Nous les assurons de notre plus entière discrétion et de toute notre sollicitude.

Amis de l'Amicale, versez vos cotisations en début d'année, vous facilitez notre trésorerie, et vous profiterez de la gratuité de l'Annuaire des Saïdéens 95.

Le Bureau de l'Amicale.

ANNUAIRE 1995

• L'Annuaire 1995 Rénové, sera édité au cours du 1^{er} trimestre 95. Envoyez nous les dernières demandes de modifications elles seront prises en compte jusqu'au moment de la remise des documents à l'imprimeur.

L'Annuaire sera distribué gratuitement à HYERES à tous nos adhérents à jour de leurs cotisations, et par courrier, à la demande.